



BIB NOOHKH
M. QANTATTE

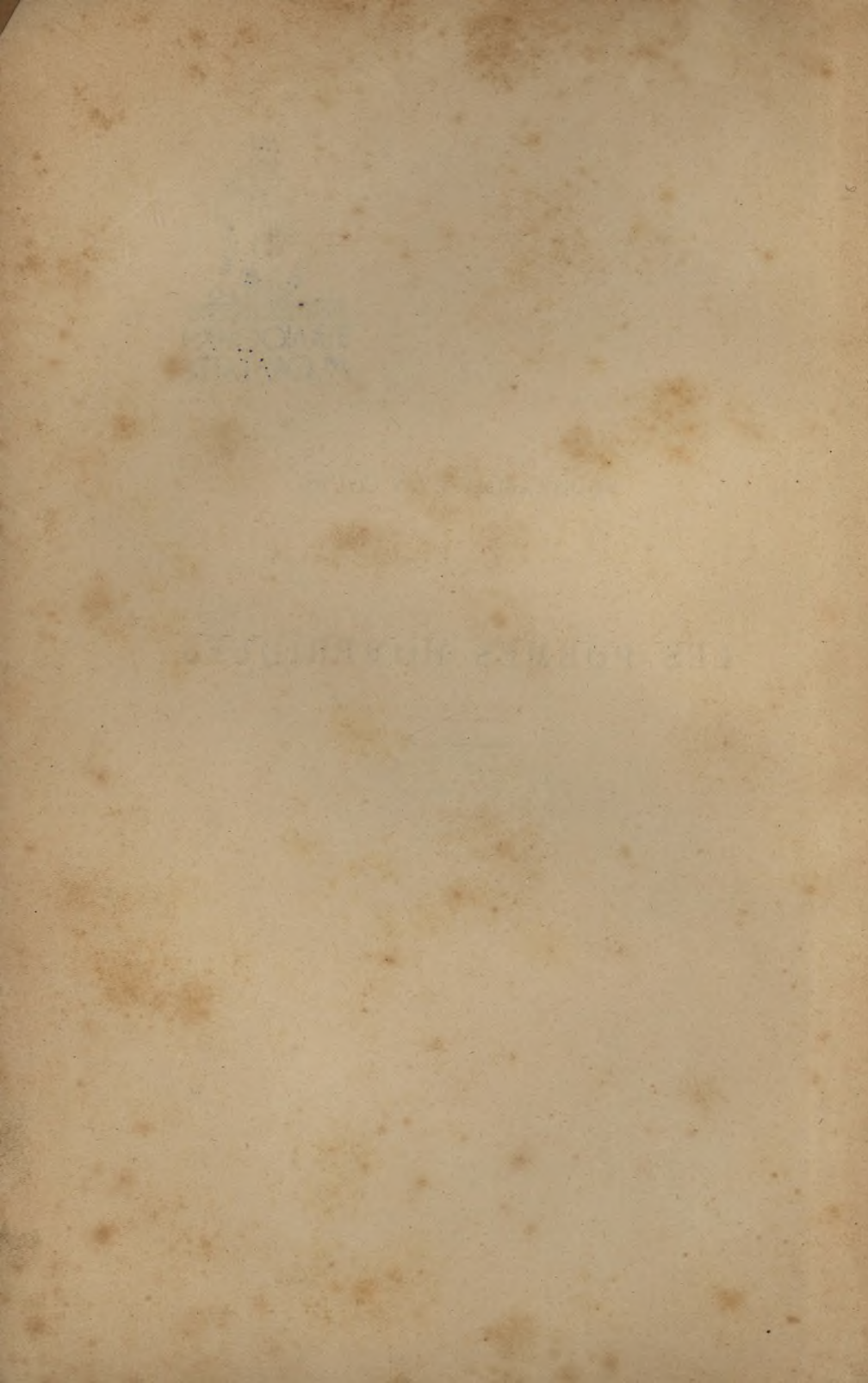




PROGRAMME D'UN COURS

SUR

LES POÈMES HOMÉRIQUES



676
FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

LITTÉRATURE ANCIENNE

PROGRAMME D'UN COURS

SUR

LES POÈMES HOMÉRIQUES

PAR

M. HIGNARD

Professeur suppléant.



LYON

IMPRIMERIE D'AIMÉ VINGTRINIER

Rue de la Belle-Cordière, 14

—
1866

THE JOURNAL

OF THE

ROYAL SOCIETY

1847

Vol. 1

Part 1



1847

Part 1

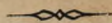
1847

PROGRAMME D'UN COURS

SUR



LES POÈMES HOMÉRIQUES



L'histoire des lettres humaines ne présente rien de plus intéressant ni de plus instructif, non-seulement pour l'érudit, mais plus encore peut-être pour le penseur, que la naissance et le premier âge de la poésie grecque. Quelle merveille que cet art si parfait, riche et brillante moisson qui jaillit, pour ainsi dire, d'un sol inculte; que ce peuple presque barbare, qui produit sans initiation et sans tâtonnements, à ce qu'il semble, des œuvres achevées, éternelle admiration des siècles à venir! Et en effet, vainement nous chercherions à remonter plus haut; dès le début de cette histoire, la grande figure d'Homère se dresse devant nous, et nous offre dans les deux poèmes qui portent son nom, les modèles de l'épopée héroïque, modèles qu'imitent dès lors tous les poètes épiques, mais sans espérer d'en atteindre la sublimité. À côté d'Homère, Hésiode chante les labeurs de l'humanité naissante et les antiques traditions sur les dieux. Bientôt d'au-

tres genres poétiques, d'autres formes de versification prennent naissance, comme des fleurs qui se succèdent les unes aux autres chacune en leur saison. L'élégie de Callinus et de Tyrtée fait retentir ses accents belliqueux, auxquels répondent les tendres plaintes de Mimnerme. Archiloque inspiré par sa colère crée dans l'iambe un rythme puissant qu'attendent les plus hautes destinées, lorsque, dans l'âge suivant, les muses de la tragédie et de la comédie l'adopteront, comme le plus sonore et le plus pénétrant, pour émouvoir le peuple d'Athènes pressé sur les gradins du théâtre. Mais déjà dans les îles éoliennes et sur les côtes de l'Asie grecque résonne un instrument nouveau, ou plutôt renouvelé. L'ancienne lyre des aèdes a été transformée par le lesbien Terpandre. Aux accords d'une musique plus savante et souvent associée à la danse, la poésie, elle aussi, se plie à des mouvements plus rapides; elle abandonne les longs vers pour des mètres plus légers, plus variés; elle se découpe en strophes, ce qui lui donne des ailes pour voler, comme dit le poète, « par la bouche des hommes. » L'ode, sous ses différentes formes, remplace pour un temps tous les genres antérieurs. Dans les temples elle est la voix de la prière; c'est par elle que s'exhalent tantôt la patriotique et belliqueuse colère des opprimés, comme Alcée, tantôt les ardeurs passionnées de Sapho ou les voluptueux caprices d'Anacréon. Que de noms illustres! Que de poètes charmants ou sublimes dans cette période de cinq cents ans qui ouvre la littérature grecque, d'Homère à Pindare! Mais Homère, le premier en date, est aussi le plus grand, soit par l'importance des œuvres qui nous sont parvenues sous son nom, soit par la supériorité du génie dont elles portent l'empreinte, soit surtout par l'incomparable influence qu'elles ont exercée sur l'esprit humain.

Sans doute avant le chantre de l'Illiade et de l'Odyssée il y eut d'autres poètes qui lui préparèrent la voie. D'un

côté, il est impossible de supposer que l'épopée ait pu s'élever de son premier bond à une telle hauteur ; de l'autre, nous trouvons dans Homère lui-même l'indication de chants, de poèmes qui nous donnent l'idée de ce qu'était avant lui la poésie. Ce Phémios, ce Démodocus, qu'il nous montre à la table des princes, chantant déjà les malheurs de Troie et les aventures des dieux, ne sont certainement point des portraits de pure imagination. Comme l'Orphée et le Thamyris des légendes, ils représentent sans aucun doute un âge poétique dont Homère a été l'héritier. Mais sauf des noms, cet âge poétique ne nous a rien laissé. Il n'y a pas, dans toute la littérature grecque, un seul vers qu'on puisse dire avec certitude antérieur à l'Iliade. Il semble que cette grande gloire d'Homère a réellement éclipsé et plongé dans l'oubli tout ce qui l'a précédé, et même ses contemporains, comme le dit l'épigramme de Léonidas de Tarente dans l'Anthologie :

Quand de Phébus au ciel resplendit la lumière,
Les astres de la nuit éteignent leurs flambeaux ;
Tels on vit devant toi pâlir tous tes rivaux,
Quand dans les cieux de l'art tu parus, grand Homère !

C'est donc par Homère qu'il faut commencer l'histoire de la poésie grecque, puisqu'il n'y a rien avant lui ; sauf à rechercher, par les indices qu'il fournit lui-même, ce qu'ont pu être ses devanciers, quels furent les premiers bégaiements de cette muse qu'il a fait parler avec tant de grâce, de puissance et d'éclat.

La grâce, l'éclat, la puissance ; tel est en effet le singulier privilège de la poésie homérique qu'elle réunit au suprême degré des qualités qui ailleurs semblent s'exclure. On dirait un visage où le plus doux sourire de l'enfance est uni à la fougue de la plus impétueuse jeunesse et à la plus noble

maturité. Mais la grâce domine. Quoi de plus riant que cette mythologie qui, après tant de siècles, au milieu de mœurs et d'idées si différentes, est restée parmi nous comme un culte d'imagination, comme une religion de la poésie et des arts ? Quoi de plus ravissant que ces tableaux de la vie primitive et je dirais presque patriarcale, où Fénelon admirait ce qu'il appelle sibien « l'aimable simplicité du monde naissant ? » Et que dire de ces descriptions où toute la nature, toutes les beautés du ciel, de la terre et des mers resplendissent comme en un miroir ! Non seulement Homère les encadre dans son récit lorsque le sujet les amène ; mais au milieu des scènes les plus terribles, comme pour nous émouvoir davantage par le contraste, une multitude de comparaisons, dont chacune est un tableau achevé, viennent nous donner le sentiment le plus vif et en même temps le plus varié de la vie champêtre et de toutes les merveilles dont la main de Dieu a couronné l'univers. Ainsi à l'arrière plan des plus affreux combats il y a toujours un paysage, et un paysage charmant. Il est vrai qu'une admiration banale et des imitations maladroites ont souvent défloré ces exquises peintures ; mais c'est une raison de plus pour revenir à l'original lui-même, et pour en retrouver l'impression naïve. Les fleurs fabriquées artificiellement ne nous dégoûtent pas de celles que chaque printemps ramène dans nos prairies ; elles nous les font aimer davantage. Or, rien ne donne une idée plus juste d'Homère qu'une rive émaillée de fleurs qui borde un grand fleuve impétueux et profond. Et si l'on nous permet de continuer cette image, nous ajouterons que pour avoir cueilli et habilement groupé quelques unes de ces fleurs, Fénelon a fait de son *Télémaque* le livre le plus aimable et le plus populaire de notre littérature.

Quiconque a une teinture des lettres antiques conserve, même à son insu, mille souvenirs d'Homère, car l'antiquité

en est pleine ; et même les moins lettrés d'entre nous ne sont tout à fait étrangers ni à ses brillantes fictions, ni à ses dieux, ni à ses héros. Montaigne disait, il y a trois cents ans, « que rien ne vivait dans la bouche des hommes comme les ouvrages d'Homère. » Cela n'a point cessé d'être vrai. Si on lit moins Homère aujourd'hui qu'au XVI^e siècle, le *Télémaque* nous en donne à tous, dès l'enfance, une très-vive et très-durable impression, qu'entretiennent ensuite beaucoup de nos lectures ; car plus d'un de nos poètes, ou même de nos prosateurs, André Chénier et Chateaubriand, par exemple, pourrait dire comme le vieil Eschyle, « qu'il ramasse les reliefs des festins d'Homère. » Mais est-il bien vrai que l'Iliade et l'Odyssée soient moins lues qu'autrefois ? Il est permis d'en douter en voyant les traductions succéder aux traductions. Rien qu'en France, et sans remonter au delà du commencement de ce siècle, après M^{me} Dacier, Lamotte et Bitaubé, nous trouvons (sans prétendre les connaître toutes) cinq traductions en prose et deux en vers, plus un nombre infini de fragments détachés. Il n'est point hors de propos de remarquer que, de ces sept traductions, il en est deux, une en prose et une en vers, qui sont l'œuvre d'écrivains lyonnais, MM. Dugas - Montbel et Bignan ; et toute vanité de clocher mise à part, on les place en général au premier rang. Un poète que Lyon peut revendiquer à plus d'un titre, M. Ponsard, a publié dans ses *Etudes antiques* un petit poëme qui porte le nom d'*Homère*, et où nous lisons, au milieu de plusieurs autres imitations, le plus aimable épisode de l'Odyssée, celui qui nous montre le héros grec accueilli par la belle Nausicaa dans l'île des Phéaciens. Enfin, il y a peu d'années, les presses de M. Perrin tiraient à un petit nombre d'exemplaires le premier chant de l'Iliade, essai hardi d'un système de traduction qu'on peut critiquer, mais où il faut louer du moins un effort consciencieux. Si donc

les études homériques ont baissé quelque part, ce n'est point à Lyon ; elles comptent au contraire parmi les titres d'honneur de cette laborieuse et sérieuse cité. Y parler du grand poète, interpréter à nouveau ses œuvres et son génie, c'est continuer une tradition.

Comment faut-il étudier Homère , ou , pour parler plus généralement, quelles méthodes peut-on appliquer à l'étude de ces monuments littéraires de peuples et d'époques si éloignés de nous ? — Il y a d'abord la méthode philologique, qui consiste à fixer , à éclaircir le texte , à résoudre les difficultés de la langue , à choisir entre les variantes , à chercher d'heureuses corrections pour les passages altérés. C'est là sans contredit un travail utile et intéressant , le vrai travail des hellénistes. Le dédaigner serait faire preuve d'un esprit superficiel et frivole. Ce n'est pas tout de louer Homère , il faut encore le lire, et on ne le lit bien que dans son texte, dans ce grec que notre André Chénier appelait si élégamment :

Ce langage sonore aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.

C'est ainsi qu'un véritable artiste ne se contentera pas d'admirer la Vénus de Milo dans un plâtre plus ou moins infidèle ; il voudra voir de près l'original, en étudier amoureusement tous les contours. Et si, par impossible, il lui était donné de réparer une des écorchures du marbre , de rendre à cet épiderme, ne fût-ce que sur un seul point , sa délicatesse et sa perfection première, il croirait , avec raison, avoir rendu à l'art un signalé service. Toutefois la philologie n'est pas toute la littérature ; elle n'en est, pour ainsi dire, que le vestibule ; car ce serait peu de chose de connaître les formes matérielles de la langue et du texte, si l'on ne pénétrait jusqu'aux idées , jusqu'à l'esprit qui ani-

me et vivifie cette matière. Beaucoup lui préfèrent une méthode toute différente et fort en faveur de nos jours, méthode hardie et féconde en promesses, très-propre par conséquent à séduire même les meilleurs esprits, et qu'on peut appeler la méthode philosophique. Elle cherche dans les facultés de l'esprit humain l'origine et la notion exacte, la formule, devrions nous dire, des divers genres littéraires ; elle interroge le génie des nations, ou plutôt leur tempérament tel que l'ont fait le climat et les circonstances matérielles de leur vie, pour en déduire le trait dominant qui doit caractériser leur littérature ; enfin dans chaque écrivain elle prétend découvrir la faculté maîtresse d'où sortent fatalement toutes ses qualités et tous ses défauts, tout ce qu'il y a dans ses œuvres d'admirable ou de faible, et même tous les détails les plus minimes de sa pensée et de ses sentiments, comme les feuilles et les fleurs sortent du germe. Que cette méthode ait produit des ouvrages remarquables, qu'elle ait conduit quelquefois à des résultats imprévus et importants, c'est ce que nous ne voulons point nier. Toutefois, outre qu'elle choque le bon sens français par une tendance fataliste qui trahit son origine hégélienne, comme elle part de principes préconçus, il est à craindre qu'elle ne fausse et ne violente les faits pour les plier de vive force à un système imaginaire. Dans l'histoire des littératures comme dans toutes les autres sciences, c'est des faits qu'il faut partir, sous peine de se perdre dans les généralités vagues, sinon fausses de tout point. Or, les faits, c'est l'examen attentif et scrupuleux, c'est la lecture et l'analyse détaillée des monuments littéraires qui seuls peuvent les fournir.

Entre le point de vue trop restreint de la philologie pure, et les visées trop ambitieuses, en pareille matière, de la philosophie, il est une voie plus sûre, et surtout plus intéressante, la vraie méthode littéraire, celle qui, sans système

préconçu, mais avec toute l'indépendance de la raison moderne, demande aux œuvres de l'esprit humain le secret des civilisations qui les ont enfantées ; qui « ouvre le livre, comme dit Rabelais, pour soigneusement peser ce qui y est déduit, et en tirer la substantifique mouëlle, » c'est-à-dire tout le trésor de connaissances qu'il peut nous fournir sur un des âges de l'humanité. Pour Homère en particulier, ce n'est qu'après avoir analysé patiemment les poèmes qui portent ce grand nom, après les avoir étudiés de près dans leur ensemble et dans leurs détails, qu'on peut aborder avec quelque succès les questions si diverses qu'ils suggèrent à une curiosité intelligente ; car seuls ils nous offrent les éléments nécessaires pour résoudre ces difficultés. Seuls ils peuvent nous apprendre ce qu'était dans sa poétique jeunesse ce peuple grec qui depuis a fait dans le monde une si belle et si fière figure ; seuls aussi, en l'absence de tout renseignement certain, ils peuvent nous fournir quelques données pour la question si controversée de leur origine et de leur auteur.

Homère est historien presque autant que poète ; c'est même le seul historien des temps primitifs de la Grèce, puisque jusqu'aux guerres médiques nous n'avons pour ainsi dire que lui. Aussi Hérodote, Thucydide, et tous ceux qui plus tard ont voulu remonter à ces lointaines origines, en appellent-ils perpétuellement au témoignage du poète, soit sur les faits qu'ils rapportent, soit sur des détails de mœurs et de coutumes, comme plus tard les géographes, Strabon, Pausanias, invoquent son autorité pour établir l'antiquité des villes qu'ils décrivent, ou en déterminer le site. On a même remarqué ingénieusement qu'Homère est en quelque sorte le père de l'histoire. Hérodote lui a emprunté ses formes de récit, sa méthode d'exposition, qui après avoir jeté le lecteur au cœur même du sujet, le promène par une suite d'épiso-

des, soit dans le passé, soit à droite et à gauche, sur tout ce qu'il juge intéressant ou important à connaître. Ces longs discours qu'Hérodote met dans la bouche des chefs grecs ou barbares, et où leur caractère, leurs sentiments, leur physiologie morale se peignent en traits si vifs et si dramatiques, c'est encore une imitation d'Homère, que tous les historiens de l'antiquité, jusqu'au grave Tacite, ont imitée à leur tour, comme une tradition de leur art, pour nous faire connaître sûrement leurs personnages sans tomber dans la dissertation. Mais l'histoire doit à Homère quelque chose de plus précieux que ces procédés, c'est le sens du vrai. Au milieu de ses fictions les plus hardies, on sent partout l'observateur sagace et sincère de la nature humaine comme de la nature physique, et par là surtout la poésie homérique se distingue de cette poésie indienne qu'on aime aujourd'hui à lui opposer. C'est une comparaison facile à faire en étudiant dans l'Iliade et dans l'Odyssée certains épisodes qui ont leurs analogues (bien qu'on ne puisse guère supposer une filiation directe) dans le Ramâyâna ou le Mahabhârata. On y verra que la muse indienne, parfois si noble et si brillante, se perd trop souvent dans un merveilleux monstrueux et déraisonnable qui ne laisse aucune place à la vérité humaine. Aussi l'Inde n'a pas eu d'histoire, tandis qu'Homère, nous le montrions tout à l'heure, est le devancier et le modèle d'Hérodote. Lorsque Thucydide cherche à se rendre compte de ce qu'a pu être l'expédition d'Agamemnon contre Troie, bien qu'il semble douter sur certains points de la véracité d'Homère, car « en sa qualité de poète, dit-il, il est probable qu'il a embelli les choses en les exagérant, » il ne laisse pas toutefois de constater que ses hypothèses concordent avec les données de l'Iliade. Sur la généalogie des familles royales, sur les limites et la puissance relatives de ces petites souverainetés, sur les rapports et les

guerres des Hellènes soit entre eux soit avec leurs voisins, Homère entre à chaque instant dans une foule de détails d'une précision tout historique, et qui, s'ils ne sont pas vrais d'une vérité absolue (ce qui est si fréquent même dans les historiens), étaient vrais au moins comme traditions vivantes et généralement reçues chez les divers peuples de la Grèce. Les historiens des âges postérieurs n'hésitent point à les reproduire comme des faits avérés. Pour n'en citer qu'un exemple, nous retrouvons dans Strabon toute la généalogie des fils de Portheus telle qu'elle est exposée au livre xiv de l'Iliade, et la guerre des Curètes et des Étoliens telle que Phénix la raconte à Achille au livre ix, dans cette fameuse nuit où les envoyés des Grecs essaient en vain de fléchir l'âme obstinée du jeune héros.

Mais je vais plus loin. Lors même que tous ces faits, tous ces détails ne seraient que des fables; lors même que le poète, ce qui n'est point admissible, aurait créé de toutes pièces dans son imagination tous les éléments de ses récits; ou, ce qui n'est pas plus vraisemblable, que les traditions où il les a puisés seraient de tout point mensongères, l'Iliade et l'Odyssée n'en resteraient pas moins une source inestimable pour l'histoire des premiers temps de la Grèce, pour l'histoire des mœurs, des usages, des institutions, de la civilisation, de toute la vie matérielle et morale de cette époque. Si nous voulons connaître le peuple grec, à ce moment de sa jeunesse qui annonce déjà sa puissante maturité, c'est dans Homère, et dans Homère seul que nous pouvons en trouver le tableau; et tous les historiens de la Grèce sont tenus de commencer par là, comme l'a fait naguère avec tant de succès M. Duruy, dans son beau chapitre sur les mœurs et l'organisation sociale des temps héroïques. A ce sujet, un de ces historiens, et le plus récent, M. Grote, fait une distinction que nous devons signaler, car elle prend

faveur; M. Sainte-Beuve s'y ralliait récemment dans un de ces spirituels *Lundis* où il touche avec une égale supériorité aux sujets les plus divers : c'est que les mœurs dont nous trouvons la peinture dans Homère, ne sont point celles des héros qu'il chante; qu'elles appartiennent en propre à l'âge même du poète qui, par un anachronisme fréquent dans la poésie et dans les arts, revêt le passé des couleurs de son temps. « C'est ainsi, dit M. Sainte-Beuve, que nos anciennes chansons de Geste où figurent Charlemagne et Alexandre, n'apprennent rien sur les héros mêmes ni sur l'état de la société de leur temps, et ne seraient propres qu'à égarer, si on les interrogeait dans une telle pensée de recherche; mais elles nous représentent avec une vérité naïve les mœurs de l'âge féodal où les trouvères mirent en œuvre ces anciens canevas et les reprirent à l'usage de leurs contemporains. De même, continue M. Sainte-Beuve, les mœurs décrites dans les poèmes homériques ne nous disent absolument rien de certain sur les mœurs de la société au temps du siège de Troie, s'il y eut en effet un tel siège; elles n'appartiennent qu'à l'âge homérique lui-même, et elles ont toute vérité en ce sens. » Vraiment, nous n'en demandons pas davantage. Il y a lieu de se demander si ce scepticisme, qui met en doute même la guerre de Troie, est bien fondé en raison; mais pour le sujet qui nous occupe actuellement, il nous suffit que les mœurs dont nous trouvons la peinture dans l'Iliade et l'Odyssée aient été celles du temps où ces poèmes ont été composés, c'est-à-dire du IX^e ou du X^e siècle avant notre ère. Et à parler franchement, je ne vois guère l'importance de la distinction qu'on veut établir. Car enfin suivant les calculs les plus larges soit des anciens soit des modernes, il n'y a pas plus de trois cents ans entre la guerre de Troie et son poète; c'est beaucoup moins qu'entre Homère et Pindare; or, on le sait, c'est surtout dans leur jeunesse que les peuples res-

tent longtemps fidèles à leurs mœurs et à leurs usages. Il est donc permis de croire, quelque progrès qu'on suppose dans cet intervalle, que l'âge d'Homère ne différerait pas très-sensiblement de celui de ses héros. Nous trouvons une distinction plus spacieuse dans l'ingénieur et savant écrit d'un ancien membre de l'école française d'Athènes, l'*Essai sur les dieux protecteurs des héros grecs et troyens*. M. A. Bertrand, l'auteur de ce livre, croit trouver dans l'Iliade seule deux civilisations distinctes, juxtaposées et côte à côte. Selon lui, Homère, lorsqu'il peint les Grecs, reste fidèle aux traditions, vivantes de son temps, qui les représentaient tels qu'ils étaient à l'époque de la guerre de Troie, grossiers, avides, cruels, n'ayant encore ni temples, ni sacerdoce, étrangers aux arts et aux commodités de la vie. Quand il peint les Troyens, au contraire, comme les traditions sont muettes ou moins gênantes, il se met plus à l'aise ; il leur prête les mœurs et les sentiments de son époque, plus civilisée et plus douce : Hector est le modèle des fils, des pères et des époux, le vieux Priam témoigne à cette Hélène qui lui a causé tant de maux une indulgence et une bonté dont Nestor lui-même ne serait pas capable. Les Troyens ont un temple de Minerve dans leur Acropole ; il y a déjà sur les côtes d'Asie des prêtres qui ne sont que prêtres comme Chrysès. Enfin Homère insiste souvent sur le luxe des Troyens, sur la décoration somptueuse de leurs demeures, et dans le temple de Minerve il nous montre une statue de la déesse, témoignage d'une civilisation déjà bien avancée. Il faudrait vérifier par le détail si cette différence est aussi tranchée qu'on le dit et s'il est permis d'en tirer des conséquences aussi arrêtées. Il saute aux yeux dès l'abord, ce me semble, que le poète peignant les Grecs dans un camp, et dans un camp où depuis neuf longues années, loin de leur patrie, de leurs foyers, de leurs familles, ils endurent les

privations et ne songent qu'au carnage, il ne pouvait leur prêter des sentiments tendres ni des délicatesses qui, en général, ne se trouvent point en pareil lieu ; car ce qui les fait naître, ce qui les entretient, c'est la compagnie des femmes et les caresses des enfants. La situation des Troyens est bien différente. Ils sont dans leur patrie, ils ont avec eux leurs enfants et leurs épouses. C'est pour elles qu'ils combattent et qu'ils meurent, dans l'exaltation des sentiments les plus propres à attendrir le cœur. Et quant au luxe, quant à la civilisation matérielle, est-ce sous la tente d'Achille et dans le vaisseau d'Agamemnon qu'Homère pouvait les peindre, ou dans le palais de Priam ?

Sans toutes ces distinctions, ingénieuses sans doute, mais un peu subtiles, il est bien plus naturel de penser que si Homère semble quelquefois peindre des mœurs différentes, c'est que ces nuances coexistaient dans le caractère et l'état moral de ses contemporains. Ses héros ont des contrastes, comme les hommes en ont surtout aux époques primitives, dans les civilisations naissantes. Au sortir de l'enfance, la race grecque a des vices qui rappellent son origine, qui prouvent sa parenté avec les autres races sorties comme elle du tronc commun de la famille aryenne ; mais elle a aussi des qualités propres qui vont se développer rapidement et lui donner sur toutes ses sœurs une précoce supériorité. C'est là, si je ne me trompe, une vue féconde, et qui donne à l'étude d'Homère un singulier intérêt. On a remarqué que le mot de barbare n'est pas de la langue d'Homère. Il ne se trouve qu'une seule fois dans l'Iliade à propos des Cariens, et tous les commentateurs anciens et modernes jugent le vers interpolé. Et cependant que d'occasions d'employer ce mot, soit dans les luttes des Hellènes contre les Troyens et leurs auxiliaires asiatiques, soit dans les voyages d'Ulysse sur toutes les côtes de la Méditerranée ! Homère ne connaît

ni le mot ni l'idée ; nulle part il ne montre dans les Grecs, comme le font si souvent les poètes , les historiens , les orateurs de l'âge suivant , une race à part , investie , au nom de sa supériorité intellectuelle et morale , du droit de mépriser tout ce qui n'est pas elle. Ce fait n'a qu'une explication possible : c'est qu'à l'époque d'Homère une pareille supériorité n'existait pas. Mais elle allait naître , et mille traits l'annonçaient déjà. Les Hellènes sont violents comme leurs frères les Germains et les Celtes ; avides de butin comme les Normands ou les soldats de Clovis ; sanguinaires comme les enfants d'Odin. Comme eux ils pillent et ravagent sans pitié , emportant l'or et les belles captives , massacrant les enfants et les vieillards ; comme eux ils immolent les prisonniers sur le bûcher ou le tombeau de leurs amis ; comme eux ils offrent à leurs dieux des victimes humaines. Thémistocle le fera encore au temps des guerres médiques. C'est la part de la barbarie ; c'est par où ce peuple ressemble à ceux que Tacite a décrits. Mais il n'est pas là tout entier ; ce n'est qu'une face de son caractère , et une face qui va pâlir et disparaître peu à peu tandis que l'autre deviendra plus lumineuse. Achille chante sur sa lyre les exploits des héros , voilà la poésie et les arts. Nestor et Ulysse haranguent l'assemblée avec des paroles plus douces que le miel , voilà l'éloquence. Agamemnon reconnaît noblement ses torts envers Achille , et Achille lui-même , quand il voit Priam prosterné à ses pieds , Achille lui tend la main , le relève , l'appelle « cher vieillard , » le fait asseoir à sa table , et pleure avec lui. Qu'est-ce que cela sinon de la magnanimité , de la vertu ? Et la poésie , l'éloquence , la vertu , ne sont-ce point les plus grandes gloires de la Grèce ? Si elle est si haut placée dans l'admiration de l'humanité , n'est-ce pas pour avoir donné au monde un Homère , un Démosthène et un Socrate ?

Ainsi, en étudiant dans les poèmes homériques le tableau des mœurs de la Grèce, il faut y distinguer d'un côté les ressemblances qui montrent sa parenté avec les autres branches de la même famille, notamment avec nos ancêtres celtes et germains; de l'autre côté, il convient de mettre en lumière les traits caractéristiques qui en font réellement une race à part, et qui expliquent sa grandeur. Mais d'autres points non moins dignes d'intérêt appellent l'attention. Ce qu'il y a de plus important dans la vie d'un peuple c'est sa religion; ce qui détermine le plus exactement à quel degré de distinction intellectuelle et morale il s'est élevé, c'est l'idée qu'il s'est formée de la divinité. Or, Homère est un témoin fidèle des croyances de son temps; il nous apprend ce qu'était la religion du peuple grec dans sa vive et brillante jeunesse. C'est une erreur trop répandue de considérer le paganisme hellénique comme un corps de doctrines ou de fables qui, une fois constitué, n'a plus varié. Le temps et le progrès des esprits lui ont fait subir de nombreuses transformations, jusqu'au jour où il s'est absorbé dans le paganisme romain comme la Grèce elle-même, devenue une province, dans l'empire des fils de Romulus. La mythologie que nous peint Homère a cela de particulièrement curieux et intéressant qu'elle paraît être une crise de la religion hellénique. On ne peut infirmer le témoignage du poète, ni traiter légèrement les données mythologiques qui abondent dans ses chants, car les siècles suivants les ont prises fort au sérieux. Les dieux ont vécu longtemps dans l'imagination des Grecs tels qu'Homère les avait représentés, sous la figure et avec les traits caractéristiques qu'il leur avait donnés; et il est resté ainsi pendant de longs siècles comme le théologien de la Grèce. Par là s'explique l'influence capitale qu'il a exercée sur les arts, sur la sculpture notamment, qui pour figurer aux yeux les divinités que réclamaient les autels a cherché,



Phidias l'avouait expressément, ses modèles dans Homère. Et toutefois, il est évident que ces mythes brillants sont souvent une déviation, une altération des croyances antérieures, qu'on entrevoit encore sous le voile dont le poète les a couvertes, ou plutôt, l'image sera plus juste, à travers les contre-sens de la traduction. Bien souvent il semble ne point comprendre le sens profond des traditions qu'il raconte; il n'y voit qu'une matière à récits ingénieux, comme un poète profane qui joue avec des légendes sacrées. De là, à côté de tant de belles paroles où respirent la soumission et le respect envers la divinité, ces passages d'un ton si différent où les dieux deviennent plaisants et même ridicules, où la gravité de l'épopée semble dégénérer, précisément à l'égard des habitants de l'Olympe, en ironie et en satire. Je ne parle pas seulement de l'étrange récit de Démodocus dans l'Odyssée, où Mars et Vénus sont traités aussi peu respectueusement que quelques uns de nos saints dans les fabliaux du moyen-âge. Dans l'Iliade même, nous voyons dès le premier chant le boiteux Vulcain qui se trémousse à travers l'assemblée des dieux, soulevant leurs éclats de rire par sa mauvaise grâce. A plusieurs reprises, Jupiter et Junon se querellent comme des époux bourgeois, au point que l'auteur d'un livre récent sur Homère les compare à Chrysale et à Philaminte. Enfin dans ce combat des dieux qui a mis à la torture tant de commentateurs, le poète nous montre Junon arrachant à Diane son carquois, et lui en donnant des coups sur les oreilles. En dépit des efforts malheureux où s'épuisent les traducteurs pour rendre tout cela en style noble, ne voit-on pas, dans ces exemples, une véritable comédie dont les dieux sont les acteurs, je dirais presque les victimes? Que faut-il penser de ces étranges peintures? Devons-nous n'y voir qu'un caprice du poète, ou bien y chercher, comme les philosophes anciens, de

profondes et mystérieuses doctrines cachées sous le voile d'allégories bizarres? N'y a-t-il pas là plutôt un souvenir de traditions antérieures mal comprises et défigurées? A la suite des hommes illustres qui de nos jours ont fait de la mythologie une science, MM. Creuzer, Guigniaut, Welcker, Preller, Alfred Maury, il est curieux de rechercher sous ces récits les mythes antiques dont ils sont l'infidèle traduction; de faire l'histoire des divinités grecques; de voir à quelle race particulière chacune d'elles appartient, et comment ces différents cultes, après des luttes dont les dissensions et les rivalités de l'Olympe homérique sont peut-être l'indice persistant, ont fini par se fondre dans une religion commune à mesure que l'unité des diverses tribus helléniques s'est constituée. On doit sans doute se servir, pour ce travail, de cette *Théogonie* où Hésiode, à une époque voisine d'Homère, a recueilli et coordonné les anciennes traditions sur les dieux; mais il est permis aujourd'hui d'aller plus loin. L'étude de la langue et des monuments littéraires de la race indoue a fait faire de nos jours à la science mythologique un progrès immense et inattendu. Elle fait reconnaître dans plusieurs divinités grecques une image lointaine, mais incontestable, de ces personnifications des forces naturelles que chantent les *Védas*; et ces rapprochements, qui prouvent si bien la filiation et l'origine du peuple grec, peuvent compter parmi les plus remarquables découvertes de notre temps. Mais en faisant ainsi l'histoire de la mythologie grecque, il ne faut pas perdre de vue que nous avons à la juger, à en apprécier la valeur religieuse et morale, à voir par quels côtés elle a honoré l'esprit humain, et aussi ce qui lui manquait pour satisfaire aux exigences du sentiment religieux et contenir ou épurer les passions. Digne de notre respect et de notre reconnaissance pour avoir affranchi l'âme humaine du sombre fatalisme des cultes orientaux, elle ne peut se disculper

d'avoir lâché la bride aux appétits sensuels, et même quelquefois, Montesquieu l'a remarqué à propos de Corinthe, d'avoir par des mythes impurs enseigné le vice et corrompu les mœurs. Par là nous comprendrons mieux ce que nous devons à la philosophie qui vint balayer ces fables, et surtout au christianisme qui leur a substitué la vraie notion de la Divinité.

Enfin, si Homère est l'historien et le théologien de la Grèce primitive, c'est surtout un poète, et dans une étude d'ensemble ce point de vue ne saurait être négligé. Mais on a tant écrit sur ce poète, on l'a tant loué, qu'en pareille matière le lieu commun est à craindre; l'admiration elle-même, ce qui est plus grave, peut devenir suspecte de banalité et de parti pris. Bossuet disait que « la seule simplicité d'un récit fidèle pouvait soutenir la gloire du prince de Condé. » On peut en dire autant, avec plus de raison encore, pour la gloire d'Homère. Aussi, oubliant, s'il est possible, tout ce que nous avons lu ou entendu sur ce sujet, c'est par la « seule simplicité d'un récit fidèle, » c'est-à-dire par la lecture naïve qu'il faut sentir et goûter ces immortelles beautés. Si Homère est aussi sublime que l'ont répété à l'envi les anciens et les modernes, nous devons nous en apercevoir à notre tour sans avoir tant besoin d'être avertis. Je dis plus : c'est alors que nous l'admirerons d'une manière profitable pour notre esprit, lorsque nous en recevrons une impression vraiment personnelle. La beauté des caractères, la vérité des passions, la grandeur des sentiments et des pensées, la grâce enchanteresse des fictions, la majesté sereine et la puissance entraînant du style, tous ces genres de mérites si divers qui font de la poésie homérique une incomparable merveille, nous les sentirons à coup sûr comme tant d'autres les ont sentis, et d'autant plus vivement que nous les aborderons d'une âme plus dégagée de tout préjugé

d'éducation ou de routine. Nous n'avons certes pas besoin qu'on nous démontre la beauté d'Homère; et plutôt à Dieu que tout fût aussi clair dans les questions que se pose notre curiosité sur la personne même du poète, sur l'origine et la forme première de ses chants ! Là est le vrai problème, si débattu de nos jours, et que nous ne saurions éviter. Faut-il croire, comme le croyait l'antiquité, que l'Iliade et l'Odyssée, sous une forme peu différente de leur forme actuelle, sont l'œuvre d'un seul homme, d'un chanfre aveugle, dont le génie a créé à la fois et le genre même de l'épopée, et ses deux modèles éternels ? Faut-il croire, comme c'était l'opinion généralement admise il y a moins de deux cents ans, que ce poète a écrit ses compositions à peu près comme Virgile a écrit l'Enéide ? Ou bien, faut-il nous ranger parmi les sceptiques modernes qui ne voient dans ces beaux poèmes qu'un recueil de pièces d'origine diverse, plus ou moins habilement réunies et soudées l'une à l'autre à une époque relativement très-récente; et qui, niant même l'existence de ce poète tant admiré et tant loué depuis près de trois mille ans, ne voient en lui qu'un personnage légendaire, ou tout au plus (selon une étymologie nouvelle du nom d'Homère) l'*arrangeur* de ces chants épars dont la réunion a formé l'Iliade et l'Odyssée ? Grave et difficile problème, je le répète, qui depuis quatre vingts ans divise les littérateurs et les érudits, qui a fait écrire tant de livres qu'on ne saurait les lire tous, (leur seule nomenclature est déjà chose difficile), et sur lequel pourtant il faut absolument prendre parti.

Il est sans doute intéressant et instructif de dépouiller les principaux plaidoyers pour et contre la personnalité d'Homère, et de peser les raisons alléguées, en faisant son profit de ce qu'elles renferment de solide et de concluant. Car de part et d'autre on a dépensé sur ce point beaucoup de science sé-

rieuse, et, comme il arrive toujours en pareil cas, dans chacune des deux opinions opposées il y a une grande part de vérité. Parmi ceux de ces plaidoyers qu'il importe le plus de connaître, nous citerons en première ligne les fameux *Prolegomena* de Wolf, qui ont suscité le débat; quelques pages brillantes et judicieuses d'Ottfried Muller, dans son histoire de la littérature grecque que vient de traduire M. Hillebrand; une courte mais substantielle dissertation en latin de M. Ernest Havet, sur l'origine et l'unité des poèmes homériques; enfin les belles et savantes *Conclusions* sur le même sujet que M. Emile Egger a insérées dans ses *Mémoires de littérature ancienne*. M. Egger, qui depuis la mort de M. Hase est sans conteste le plus illustre représentant parmi nous des études helléniques, reprend et défend la thèse de Wolf, en y apportant, il est vrai, de sages tempéraments. M. Havet, au contraire, comme Ottfried Muller, croit à l'unité originelle des poèmes et à la réalité du poète. Ces noms prouvent suffisamment ce que nous disions tout à l'heure, que chacun des deux partis a de bonnes raisons à son service; et l'explication en est simple : les audaces de Wolf étaient une réaction légitime contre les idées erronées de l'ancienne critique; mais toutes les réactions vont trop loin. Maintenant les bons esprits flottent entre les deux systèmes, s'arrêtant, chacun suivant sa nature et ses tendances, un peu plus près ou un peu plus loin de celui-ci ou de celui-là.

En ces matières, comme en bien d'autres, il est difficile d'atteindre pour soi-même à une certitude absolue, plus difficile encore de l'étayer pour autrui sur d'irréfutables arguments. Toutefois, soit en rapprochant ce qu'il y a de vrai, de scientifiquement démontré dans les faits et les raisons invoqués de part et d'autre, soit surtout en lisant beaucoup les poèmes eux-mêmes (ce que dans l'ardeur de

la lutte on a quelquefois négligé de faire), il nous a semblé entrevoir une solution qui concilie la tradition dans ce qu'elle a de vraisemblable avec les découvertes de la critique moderne, qui sauvegarde la personnalité d'Homère, tout en expliquant le caractère impersonnel qu'ont pu donner à ses chants des remaniements et des perfectionnements successifs. Car enfin, que l'Iliade et l'Odyssée aient subi avec le temps des modifications, des remaniements, c'est ce dont personne ne peut plus douter. Les anciens citent des vers qui s'y lisaient autrefois et qu'on n'y retrouve plus; par contre, certaines répétitions sont tellement étranges, certains hors-d'œuvre sont si mal amenés, qu'ils n'ont pu évidemment faire partie du plan primitif. Des sutures qui sautent aux yeux les rattachent maladroitement au tissu du récit. Les anciens, eux-mêmes, ont signalé plusieurs interpolations dont l'origine était connue; par exemple un vers sur Athènes dans le dénombrement des vaisseaux, le passage de l'Odyssée où Ulysse voit aux enfers l'ombre d'Hercule, tandis que le héros lui-même « est dans l'Olympe, assis au banquet des dieux, et possédant pour épouse la belle Hébé. » Il faut que les fanatiques d'Homère en prennent leur parti; ce sont là désormais des points acquis à la science. Mais de cet aveu au système des ultra-wolfiens il y a bien loin.

Une comparaison empruntée à une époque très-rapprochée de nous fera mieux comprendre notre pensée. Après la mort de Shakespeare, nous voyons les tragédies de ce grand poète subir des remaniements dont la trace serait certainement effacée si l'imprimerie n'eût alors multiplié les exemplaires des livres, tandis que de nombreuses bibliothèques en assuraient la conservation. L'acteur Garrick a refait toute la fin de *Roméo et Juliette*. Qui le sait aujourd'hui, en dehors d'un petit nombre d'érudits? Lorsque

Juliette se réveille entre les bras de son époux, et que celui-ci, ivre d'un bonheur si inespéré, oublie le poison qu'il vient de boire, la foule bat des mains aux paroles enflammées par lesquelles s'exhale leur tendresse; elle acclame le génie de Shakespeare; et cependant Shakespeare n'a jamais eu l'idée de ce dénouement si pathétique. C'est là un grand exemple des erreurs de la gloire. Mais pourtant est-ce tout à fait une erreur? Garrick aurait-il imaginé cette correction si heureuse, si Shakespeare n'eût pas exhumé de l'oubli ces figures charmantes et mis leur histoire sur le théâtre avec ce talent puissant qui s'empare à tout jamais des imaginations et des cœurs? Il a pu, il a dû même se passer pour Homère quelque chose de semblable; et, en ce sens, on peut dire comme Vico que l'Iliade et l'Odyssée sont l'œuvre de la Grèce entière; car jusqu'à Pisistrate, et peut-être au-delà, le goût particulier de chaque rhapsode guidé par celui du public n'a pu manquer d'y introduire plus d'une modification. Quand on nous montre dans ces poèmes quelque passage où l'interpolation est vraisemblable, nous applaudissons à la sagacité du critique et nous en faisons notre profit. Mais s'il veut en conclure que tout n'est qu'interpolation, qu'il n'y a là qu'une collection de pièces d'origine diverse plus ou moins habilement recousues, notre bon sens se refuse à le suivre. L'unité incontestable du plan, le ton général qui caractérise ces poèmes et les distingue si complètement de tous ceux qui nous sont parvenus sous d'autres noms, enfin un certain tour de pensées et un certain accent plus facile à sentir qu'à définir exactement, mais qui donne l'impression du même cœur et de la même âme, voilà ce qui entraîne notre conviction et fait de nous, quoique nous en ayons, un croyant d'Homère.

Du reste, cette croyance à Homère semble reprendre faveur; de part et d'autre, nous le répétons, on se rappro-

che à divers degrés de cette solution modérée et conciliante qui respecte la tradition, mais la corrige et la complète par les découvertes de la science moderne. Sur ce point comme sur d'autres, la superstition avait engendré le scepticisme ; à son tour le scepticisme par ses excès a suscité des recherches plus approfondies d'où est sortie une foi nouvelle et désormais plus solide. Le dix-septième siècle voyait dans Homère un homme de lettres, à peu près comme Boileau ou Racine ; par réaction contre une vue si fausse, l'âge suivant en a fait un peuple, une époque, un âge de l'humanité. Il y avait erreur des deux côtés. Nous concevons aujourd'hui un Homère plus vrai. C'est un poète, et un grand poète, mais différent des nôtres de toute la distance qui sépare notre temps du sien. Il chantait, non point par métaphore, mais très-réellement, et sur une vraie lyre, les exploits des héros de sa race, en y entremêlant d'antiques traditions religieuses et les libres fictions de son génie. Il chantait, et n'écrivait pas ; car sa versification est faite non pour les yeux, mais pour les oreilles, et mille procédés d'improvisation s'y trahissent encore. Devenus bientôt populaires, tant par leur beauté que par l'intérêt patriotique du sujet, ces chants passèrent de rhapsode en rhapsode, toujours redemandés et toujours nouveaux, mais subissant dans cette longue transmission orale bien des altérations qui nécessitèrent plus tard la révision de Pisistrate. De là les défauts, les incohérences que les critiques alexandrins, devançant la science moderne, avaient déjà signalés en partie ; de là aussi peut-être certaines beautés de détail dont nous faisons honneur à Homère faute de savoir à quel heureux correcteur elles sont dues. C'est une concession aux scrupules de ceux qui ne peuvent croire qu'un homme, à lui seul, ait été aussi grand. Ainsi Homère se rapproche de nous. Naguère, par réaction contre les vues étroites de l'ancienne

critique, on l'avait trop idéalisé, trop reculé dans le lointain; peu à peu il reprend sa vraie place. C'est ainsi que les doctrines humaines s'écartent à droite et à gauche, comme le pendule ; mais dans leurs oscillations, peu à peu se rapprochent du centre, où est la vérité.







ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΠΑΛΑΤΕΣ

